

industrie n'a pas encore profanée ! Et pourtant, quelle richesse ne prodiguerait-elle pas à l'homme intelligent qui saurait la soumettre à une culture plus active et plus savante ! Quelle extension ne prendrait pas le commerce de ses produits, avec des moyens de communication multipliés et faciles ! Et, peu à peu, mon esprit, se faisant industriel et positif, rêvait des usines, des canaux, des chemins de fer sur ces plaines, dont il venait de saluer la primitive et poétique indépendance.

Enfin, après quatre heures d'une marche étouffante, nous arrivâmes aux portes de Sanluri. Un fouillis de maisons blanches, séparées par de petits jardins verdoyants, et au-dessus desquelles se balancent les têtes de quelques palmiers séculaires, s'échelonnent autour du clocher de la paroisse. Une colline, que couronnent les murs dégradés et roussis d'une antique capucinière, abrite le village contre les vents impétueux qui traversent la plaine, courant d'une mer à l'autre. Le village de Sanluri, dont la population égale celle de plusieurs de nos sous-préfectures, est une véritable oasis perdue au milieu de ces déserts brûlants, qui s'étendent dans la partie méridionale de l'île et portent le nom de Campidano. Sa position élevée le met à l'abri des exhalaisons fiévreuses qui s'échappent des terres plus basses qui l'entourent ; des sources abondantes lui fournissent une eau fraîche et limpide, et ses habitants, plus intelligents, peut-être, que leurs compatriotes, profitant des sages décisions du gouvernement, ont, les premiers, procédé au partage de leurs coteaux incultes, qui, déjà, se couvrent de jardins, de vignes et d'oliviers. La population de Sanluri, affable et hospitalière, est encore une des plus belles du Campidano. Les visages y sont plus joyeux et plus ouverts ; les costumes plus propres et plus riches ; la petite veste de laine qui recouvre les épaules des femmes, s'embellit de découpures de brocard et de fils d'or ; des bas blancs, à coins écarlate, s'étirent sur leurs jambes rondes et cambrées,